

PORTRAIT DE NICOLAS

DANIEL : “NICOLAS N’AIME pas du tout Nicolăi. Tout juste s’il lui parle. Par contre il s’entend très bien avec Nycéphore, surtout pour notre projet du “Styx”. Mais Nycéphore et Nicolăi pensent tous les deux que leur frère Didier, s’il avait vécu, aurait pu être comme ça.

De la même façon qu’en sculpture je reprenais des mises en scène précédentes de personnages en bas-reliefs, des maquettes que j’avais déjà disposées dans la salle de modelage ou des figures découpées et rapportées. Nicolas, lui, utilisait ce qu’il appelait ses “papiers bohémiens”, écrits en route et enfoncés dans les poches. Chacun de nous deux assemblait à sa façon des morceaux autonomes. On était déjà dans la double articulation sans sauce romantique. On se sentait frères de Mozart. C’était un baladin d’adoption qui fumait, buvait, et écrivait énormément. Un très bon poète incapable de la moindre réalisation matérielle. Il rêvait d’épouser une Gitane, c’était son but dans la vie, et pour cela fréquentait les roulottes de tous les campements rencontrés. Étant par excellence *un Sujet du Bord*, qui *zigzague en tzigane*, ce projet des “Enguirlandés” l’enthousiasmait.

La première fois que Nicolas est venu de Libourne (son père avait une industrie là-bas), j’ignorais qu’il eût un frère mort. Il m’a simplement parlé de sa maison, d’une façon sommaire : de la porte sur la cour, puis de l’ouverture générale vers le village d’abord par le grand portail, ensuite par la route remontant au nord ; au sud et à l’arrière il y avait d’immenses champs, des prés herbeux, et au loin les faubourgs grisâtres et roses pâlis.

C’est dans ces faubourgs qu’il a rencontré Claude qui vit près des décharges, “Fouailler” minier qui perce avec le croc l’amas gelé des détrit-
tus à la recherche d’un élément rare, sépare le Ciel et la Terre à l’aide de ce

trait et grâce à lui du Chaos se tire. Dans la famille de Claude, il ne leur restait plus que la roulotte, et la compagnie des gitans vivant des frites et de la vente des animaux ; autant partir ! Autant suivre cette ligne toute de contiguités à présent, cette ligne de chant du récit que heurtent les récifs, ces blocs primaires la trouant.

On voyait d'abord de Nicolas la cape des "Prépas" et le sourire rapide ; on ne retenait pour ainsi dire rien de son visage. En retournant la tête vers moi, il gardait encore les lueurs d'artifices passés ; il ne me parla jamais de son frère mort, aspiré par les mauvais marais, et enfoui sous les prés humides. Celui qui devait me servir de grand frère avait déjà perdu le sien.

Il me fit part de ses "Prières", dont il faisait mine de rire, et de ces sortes de "Commandements" qui lui avaient été dictés devant le hangar des bus de l'Allée des Pins, ainsi que de sa division du Monde en Cinq Continents.

Au début, j'avais l'impression que les jambes de la fin des vieillards avaient été mises au commencement, pour la plupart de nos proches. Et pourtant, c'est alors que disparurent cette sorte de tétanie puis de prurit atroce et de démangeaisons qui m'arrivaient à force d'impatiences dans les jambes, lorsque je ne courais pas de longtemps.

Au "Styx", notre vieux bus installé pour l'instant devant le Lycée et peint de désordres, les charbons ardents du poêle étaient à la fois la préparation des aventures dans le soir qui tombe et le signe d'une méditation forcenée, farouche où la nuit vient (la ligne pour trait continué qui est un point poursuivi à peine), la machine en mouvement et le retrait de la veilleuse des solitaires, car la figure maternelle avait totalement disparu pour nous deux.

Nicolas était surtout l'initiateur de nouveaux bruits, d'autres façons d'ouvrir des bagarres curieuses avec la vie. De loin, la peau verte claire des prés. De près, les touffes iroquoises des verts passés des bois. Papillotements autour des braseros de leur taille, tous. Il n'avait pas de liens comme moi qui cherchais parfois à me souvenir du bronzage de Kenny Wisdom dans un état de revanche avec Pipo et les voyous de

Sainte-Croix. Quand nous déambulions le soir par la rue Sainte-Catherine, la magie des illuminations des vitrines que j'avais connues enfant prenait un tour encore plus fantastique, alors que souvent ce genre de grandeur perd de sa qualité épique avec le partage.

Enfant, j'avais été ébloui par des étangs gelés, des fossés profonds fournis de queues de renard givrées, d'immenses étendues de neige, mais de ce chapitre-là de ma vie je n'avais pas retenu le nom des lieux ni le titre. Il brillait, c'est tout. Nicolas m'apprit à revoir tous ces rapports entre carte et terrains, à scruter toujours plus tard et plus avant tous les pays étrangers de l'Hiver comme une ultime section de l'Encyclopédie, un passage d'or qui serait bâclé. Quand nous partions autour de chez lui, en vadrouille, on voulait tellement arriver quelque part qu'on se perdait à la nuit chue, sans autre calcul que les cailloux du chemin, les embûches, les empêchements de la réalisation du plan, de la mauvaise circulation (on allait souvent à contre-sens), un barbelé soudain en travers de la voie nous obligeant à suivre un autre itinéraire comme des bêtes. Nous produisions une théorie inefficace dont chaque jour était malgré tout une application construite.

On voyait parfois des lignes de feu, des lanternements, on s'arrêtait. Arrivés à force de se perdre. Une fois, Nicolas a piétiné les chrysanthèmes de la tombe d'un petit mort. Désolé, quand il a vu cela, il m'a fait le panegyrique de ce jeune héros, hésitant entre plusieurs tons de récit, pour s'approcher au plus possible de la vérité de cet enfant-là, qu'il aimait beaucoup, un orphelin mort voilà peu, maigrichon et pauvre, qui n'adorait rien tant que de se brûler au soleil des lézardes.

Au retour de ce genre d'expéditions : matelas et atlas ; enfermement à double tour dans des armoires au grenier jusqu'à la fin de la lecture. On a dit "veilleuse", on aurait pu aussi bien dire hibernation de la pensée ou saisie hypertensive du cerveau.

Au moment où il me racontait ses secrets bohémiens, Nicolas exigeait que ce fut uniquement à la lueur de la bougie, condition qu'il se donnait aussi parfois pour écrire comme si l'ombre mystérieuse, errante et gigantesque ajoutait une profondeur à son écriture, anciens voiles naïfs pas vraiment tombés, datant des feux de fiançailles.

“Oreille que je lui vole,/Droite c’est moi qui la vois, /Esquif nageant dans le flot des boucles brunes,/–Seulement la voile –/Émouvante et sincère/À la cadence des floods.”)

Il a toujours eu ce rêve fou d’une écriture donnée, et l’entretient tout le temps avec des expériences naïves comme d’écrire à l’écoute de morceaux sirupeux : Albinoni, Pachelbel, etc.

Il répétait la fuite future et définitive à l’intérieur de son crâne, déambulation d’une *campagne privée de lieu* ; il était toujours au bord du départ, sa grande cape noire éternellement sur le dos, noctambule du Pays des Rêves ou somnambule en lisière du Pays des Morts s’arrêtant juste avant de franchir leur porte ; c’est pour cela qu’il était l’ami de Jean. Car dans le dortoir avec Jean Sales, il redevenait le poète devant les lampes, les ouvriers en bleu, la voile...

Peu de jeunes filles ; plutôt l’inconnue, celle des mathématiques. On songeait à diviser le monde entre nous trois, comme d’autres l’avaient fait avant nous. Nicolas voulait explorer la nuit, moi le jour, Jean les états intermédiaires.

On allait souvent au Maroy en vélo. Il appelait cela “Le Manoir”, malgré ce que Michel lui avait conté de l’histoire du lieu. Il adorait le pigeonier, en contrebas du grand pré, que ce dernier rebâtissait peu à peu.

Ça ressemblait parfois à un chemin de calvaire, que nos promenades en vélo, même si on évoquait en riant “la course de côte” de Jarry. J’avais été cycliste dans mon enfance, plus que lui ; pour moi c’était une nouvelle articulation du plaisir ajoutée au corps, l’équivalent du rêve. Nicolas, plutôt malhabile et bavard, faisait toujours des queues de poisson par mégarde en parlant ; on se heurtait contre les barrières en voilant les roues, on déraillait, on s’abattait sur les épines, on se déchirait les mains aux clôtures, se protégeant à peine le visage, à cœur battant, le sang aux tempes. Bouquet de lucioles qui à droite, à gauche, animal ou chasseur fluorescent.

Il adorait cette situation, au Maroy ou ailleurs, de l’invité dont tout le monde a oublié le nom sans pour autant l’ignorer, et qui grâce à cela circule en paix dans tout le domaine, *invisible et presque innocent*. Il se réveillait souvent avant les autres, traînait dans la cour au petit jour, sortait sous le noyer avec sa balançoire, à ces heures-là où le paysage contient des plisse-

ments de soi.

Un jour, il lui est arrivé, à cet endroit-là, d'avoir le pressentiment d'un grand bonheur sans raison ; le lendemain, la grand-mère de Michel était morte.

On s'est réveillés plusieurs matins là-bas avec les lampes-tempêtes encore accrochées des discussions de la veille, le reste de cette ligne de feu, conversation énigmatique, clignotement mystérieux de la pensée, quoi encore ? C'est un pan désertique dont rien ne semblerait devoir venir, et cependant... Ce n'est pas le masque de la mort qu'on voit là, qui dégouline, ses orifices distordus.

Quand Nicolas fuyait rejoindre le camp des Gitans des faubourgs, là où traînait Claude, il s'en cachait ; même ses proches gardaient le secret. Sa mère lui gardait des "rechanges" qu'elle laissait sur le lit. Ils étaient pris dans une sorte de comédie.

C'est dans cette angoisse des trop belles journées qui furent, avec une exaltation presque douloureuse, qu'il nous dépeignit trait après trait sa Gipsy adorée. Puis le trafic du soir sur le bord de la route proche emporta les traits avec la poudre. Il y avait des figures inquiètes, dans les voitures passant sur la route, des paquets qu'on rééquilibre sur les galeries, de fichus enveloppements, indistincts. Plusieurs faisaient des écarts au virage, à nous voir.

Elle arriva enfin un jour avec sa roulotte ; on vit Nicolas avec un corps contre lui.

Ses frères étaient comme des Djinns, petits gitans aux cheveux en touffe hirsute jamais coupés, aux vêtements déchirés de partout. Leurs surgissements étaient toujours énigmatiques ; ils agissaient en groupe comme toujours seuls, et leur troupe disparaissait sans qu'on s'en rende compte, animaux savants, oiseaux de Paradis, fracas de lumière qu'on voyait courir par les nuits froides sur la glace, ombres grises...

Ensuite, dans nos activités, du fait de cette passion intercalée, il n'y eut plus de démarcation scène-salle, acteur-auteur, travail-récréation ; ce fut la désorganisation... Portée jusqu'aux butées impératives du Lycée avant et après les cours : nettoyage du tableau, disposition du cahier de texte,

balayage de la classe, rangement des casiers, etc. toutes les taches et corvées nécessaires.

En même temps le drame de la cour s'intensifiait : mourir ou jouer !

Roulements de tambour, grands feux, nappes d'ombre. Le Cirque, la Foire, la Bohème ! L'épicerie des Losawœy devint un lieu veuf du réel, on ne la fréquenta plus ; par contre le mythique "Magasin Universel" cours Victor-Hugo s'amplifia jusqu'à la démesure, comme les grandes drogueries du Sud des États-Unis ou celle de Saint-Augustin : à la fois grenier et lieu d'une extrême lenteur de la distillation sociale, là où l'exotique se confond avec l'endotique, l'humble discret de tous les jours. Seul un décalage infime permet de passer de l'un à l'autre, et du jour à la nuit le magasin appartient aux enfants qui y habitent.

C'est ce qu'Arthur a cherché dans les Colonies : un immense grenier magique.

Plus on allait, et plus cette fleur luxueuse de papier se simplifiait, se territorialisait, perdait ses dimensions de nappe cosmique. La Bohémienne de Nicolas devenait pour nous identifiable.

En retrait, on pouvait tout de même toucher au marbre de la mort.

Un jour Nicolas m'a parlé de la petite couturière aimée de Nycéphore, qui vivait à Paris, et dont ce dernier voulait faire "la petite danseuse au sommet de l'Empire."